

" Nouvelle droite " ou droite de toujours ?

LE MONDE | 20.07.1979 | René Rémond

En quelques articles la " nouvelle droite ", à laquelle jusqu'à présent seuls quelques spécialistes prêtaient attention, vient de faire une entrée à grand fracas dans le cercle jalousement gardé des idéologies reconnues. Ses inspirateurs ne visent pas moins qu'à combler le vide creusé par l'effacement des philosophies dominantes et à doter la droite du corps de doctrine qui lui faisait défaut pour repousser les infiltrations de la pensée libérale et tenir tête aux séductions du système marxiste. Entreprise singulièrement ambitieuse et dont la plupart des observateurs doutent qu'elle puisse déboucher sur une philosophie effectivement nouvelle : dressant l'inventaire de ses emprunts, ils ont tôt fait de conclure à un simple ravaudage des vieux thèmes de la droite la plus traditionnelle. " Nouvelle droite " ou " nouvelle école " ne serait que la mise au goût du jour d'idées aussi anciennes que la droite.

De fait, des quelques traits qui caractérisent cette école de pensée et qui concourent à la situer, le plus fondamental, l'élément premier, n'est pas original : c'est l'affirmation de l'inégalité irréductible des individus et des civilisations. La critique de l'" utopie égalitaire " est aussi vieille, que l'émergence de la pensée contre-révolutionnaire : c'est même elle qui l'a constituée initialement et c'est depuis le fonds commun de toutes les philosophies qu'on a droit d'appeler en rigueur de termes réactionnaires.

Plus original est le type de justification avancé : à la différence d'autres systèmes, notre école ne cherche pas à déduire la nécessité de la hiérarchie d'une morale transcendante ou d'un raisonnement spéculatif : elle pense se fonder sur les données de l'observation scientifique, et opposer à l'utopie la rigueur des faits. Ce n'est pas la première fois qu'une idéologie revendique l'autorité de la science : le marxisme se donne pour un socialisme scientifique et cette prétention à la scientificité est peut-être le trait qui empêchera le plus longtemps le parti communiste de devenir un parti comme les autres. L'Action française se définissait aussi comme positiviste. Mais dans le champ de la connaissance scientifique il y a pluralité de disciplines et chacune spécifie à sa façon la démarche de l'intelligence.

Marx analysait les mécanismes économiques et Maurras se fiait à une physique sociale. La nouvelle école puise ailleurs ses théorèmes : un peu dans l'observation des sociétés organisées, davantage dans la psycho-physiologie, plus encore dans la biologie et la génétique, sciences jeunes et en pleine expansion. Ses doctrinaires utilisent les découvertes de l'éthologie animale et Lorenz est leur Darwin. Dans le débat éternel ouvert entre nature et culture, ladite droite s'aligne dans le camp des systèmes pour qui l'homme est un animal comme les autres êtres vivants et dont l'éthique doit donc s'enraciner dans la conformité aux lois de l'espèce, contre ceux qui estiment au contraire que, l'homme n'étant pas un animal comme les autres, sa grandeur consiste dans la différence et qu'il doit mettre sa dignité à s'affranchir des déterminismes biologiques.

Si l'opposition entre nature et culture trace bien une ligne de partage décisive entre systèmes de pensée, les nouveaux doctrinaires se rangent sans conteste à droite de ladite frontière.

De même, dans la querelle plus récente entre l'inné et l'acquis - qui commence de faire rage et qui sera l'épicentre des prochaines grandes batailles d'idées, - ils puisent à pleines mains dans l'œuvre de H.J. Eysenck et affirment la prédominance de l'hérédité sur l'éducation. Tout effort pour tenter de corriger les inégalités culturelles par une éducation de masse relève de l'utopie, méconnaît les contraintes de la réalité et suspend sur la société un grave danger. C'est encore de ce primat du biologique que procèdent les positions favorables à une politique eugéniste ainsi qu'une complaisance, qui peut surprendre de ce côté de l'opinion, pour la libéralisation de l'interruption volontaire de grossesse. C'est que, à la différence des droites, ses devancières, qui demeuraient profondément imprégnées par la morale chrétienne, la nouvelle s'est émancipée de toute influence religieuse et entend déduire et sa morale personnelle et sa philosophie sociale de postulats exclusivement scientifiques.

L'attrait de l'irrationnel

Mais ce scienticisme délibéré et militant qui s'étend à tous les domaines n'exclut pas l'attrait de l'irrationnel : scientificité n'est pas rationalité, et nos auteurs ne désavoueraient pas le jugement de Barrès sur l'intelligence, cette petite chose à la surface de nous-mêmes. Ou, plus exactement, ils pensent que, plus profonde que la connaissance commune, il existe une connaissance cachée, une gnose qui n'est révélée qu'à quelques-uns au ternie d'une initiation. L'élitisme pratique se double d'un occultisme du savoir. *Le Matin des magiciens*, écrit par Louis Pauwels, proposait déjà un aperçu de ce singulier mélange de scientificité et de mystère, un mystère qui se confond avec l'étrange : l'ange du bizarre s'est penché sur le berceau de cette doctrine que fascinent les mythes et les légendes.

Cette surprenante antinomie de la raison et de l'imagination se double d'une autre qui n'est pas moins insolite. Cette école éprouve pour la Grèce antique une admiration absolue. Elle y voit le modèle de culture qu'elle rêve de reproduire. Mais elle a dans le même temps une inclination vers les barbares, je veux dire les peuples du nord, les contrées qui ont toujours échappé à l'influence de la Grèce ou de Rome. Elle cultive les mythes germaniques, les sagas Scandinaves, la civilisation des runes, les légendes celtiques. C'est sans doute la première fois dans

L'histoire de nos idéologies qu'une école conjugue le classicisme et le romantisme, et non pas le romantisme à la française, épuré, assagi, filtré, mais le romantisme le plus éperdu, celui d'Ossian ou de la poésie germanique. Jusqu'à présent, le culte d'Athènes excluait l'attraction pour les divinités germaniques, la lumière de l'Acropole n'était pas compatible avec les brumes du nord: de Renan à Maurras notre classicisme politique s'ingéniait à instaurer la règle de la raison illuminatrice et ordonnatrice sur les puissances du sentiment et les phantasmes de l'imaginaire. Les voilà bizarrement accouplés. Significative à cet égard l'admiration pour l'art d'Arno Breker : le sculpteur du troisième Reich n'a-t-il pas tenté d'associer le néo-classicisme et le culte de la religion nouvelle ? Si pour chacun de ces éléments il est aisé de repérer des antécédents dans des systèmes antérieurs, leur assemblage, à la mesure même de ses contradictions, est d'une relative originalité. C'est une singulière combinaison de Darwin et de Gobineau, de Nietzsche et de Lorenz. Que cette construction soit hétérogène et travaillée par toute sorte de contradictions internes ne lui interdit pas de prétendre à s'enraciner. D'autres doctrines avant elle ont trouvé une audience et connu d'étonnants succès, dont la cohérence interne n'était guère plus rigoureuse.

Il saute aux yeux que cette nouvelle droite n'a pas grand chose en commun avec la tradition de la droite libérale ; même s'il peut y avoir momentanément conjonction contre des adversaires communs. Elles sont en désaccord sur quelques points essentiels. La droite nouvelle qui croit aux rapports de force - comme les marxistes - rallie l'optimisme et les illusions du libéralisme. Le culte qu'elle professe pour les héros n'a rien à voir avec l'individualisme des libéraux. La conviction libérale que l'exercice de la liberté est en soi positif contredit la vision de la nouvelle droite qui croit à la sélection biologique. Aussi croit-on rêver quand on découvre que cette école a élu domicile, à la façon du bernard-hermite, dans le grand quotidien qui personnifia, au temps de Pierre Brisson et de Wladimir d'Ormesson, avec ses limites et aussi sa grandeur, la tradition de la droite libérale. Serait-ce que la nouvelle droite s'inscrit dans l'autre grande tradition de droite, la lignée nationale, autoritaire et populaire, celle qu'on appelle bonapartiste ? Certes, il arrive qu'elles dénoncent les mêmes périls ou les mêmes ennemis et qu'elles professent la même indignation contre le totalitarisme de gauche. Mais là s'arrêtent les convergences. La droite italienne ne renie pas le principe démocratique : elle donne la parole au peuple et se réclame de l'appui du suffrage universel. Elle n'est pas nécessairement élitiste : elle bouscule parfois les hiérarchies établies et il lui arrive d'opposer les forces populaires aux notables. Surtout elle est nationale, jusqu'à l'injustice pour les autres peuples et leurs cultures.

Or la nouvelle droite est fort peu nationale : elle se dit européenne, mais l'Europe à laquelle elle se réfère est une entité factice qui n'a guère plus de consistance et de réalité que l'Occitanie. Elle brasse dans un étonnant syncrétisme celtitude et germanité, orientalisme et Scandinavie, le tout sous l'accolade indoeuropéenne dont elle s' imagine trouver la justification scientifique dans le principe de tripartition et l'œuvre de Georges Dumézil qu'elle utilise comme l'Action française se référait naguère à l'œuvre de Fustel de Coulanges. Dans ce fatras se dissout la personnalité nationale et se dilue l'histoire de France. Au reste, cette nouvelle école marque de la sympathie pour la renaissance des cultures régionales et elle encourage à la fois le réveil breton et le réveil de l'Allemagne. Comment la droite nationale pourrait-elle reconnaître ses héritiers dans cet amalgame supranational et multiculturel ?

INTRINSEQUEMENT ANTICHRÉTIENNE

Sommes-nous alors renvoyés à la plus ancienne de toutes les droites, la droite contre-révolutionnaire ? Les ressemblances paraissent plus nettes : critique du dogme égalitariste, dénonciation des illusions libérales, affirmation des valeurs d'ordre et de hiérarchie. Il n'est pas jusqu'à la référence à la nature, avec le biologique, qui ne fasse songer à l'organicisme si caractéristique de cette droite extrême. Mais une différence suffit à changer du tout au tout la signification de ces concordances : l'attitude à l'égard de la tradition chrétienne. Parce qu'elle était traditionaliste, la droite contre-révolutionnaire était profondément chrétienne : elle l'était même d'abord. C'était au nom de l'ordre chrétien qu'elle rejetait les principes de 1789. Ordre naturel et ordre voulu par Dieu s'harmonisaient. La nouvelle droite écarte toute transcendance : c'est en vertu de déterminismes naturels, biologiques ou sociologiques, que la hiérarchie s'impose aux sociétés. Cette nouvelle droite n'est pas seulement détachée du christianisme ou indifférente au contenu de sa révélation : elle est intrinsèquement, explicitement antichrétienne pour des raisons qui font corps avec son système de pensée.

Elle voit dans l'enseignement du christianisme le responsable de l'utopie égalitaire qui conduit présentement les sociétés à leur perte. C'est la tradition judéo-chrétienne qui a inoculé au monde cette funeste croyance. Elle est donc responsable de la décadence des sociétés et de l'enlaidissement du monde. Ses inspirateurs ne sont pas comme ces esprits qui font aujourd'hui grief à l'Église d'avoir trahi sa mission depuis Vatican II, et qui la pressent de revenir à ses positions antérieures : eux veulent retrancher vingt siècles et ramener l'humanité à ses sources païennes. La nouvelle droite reprend à son compte le réquisitoire de Julien, dit l'Apostat. Il n'est pas sans signification qu'elle réédite l'ouvrage de Celse contre les chrétiens. C'est, pour reprendre les termes du célèbre dialogue barrésien, la revanche de la prairie sur la chapelle. C'est, tranchons le mot, un néo-paganisme, convaincu qu'il faut revenir aux origines de l'histoire européenne avant que le christianisme n'en ait altéré la pureté et la vigueur.

Tout compte fait, cette philosophie, fabriquée de pièces et de morceaux, n'est pas dénuée d'originalité dans le répertoire de nos systèmes d'idées. Si on lui cherche des ancêtres, en plus de ceux dont les noms ont déjà été prononcés, on les trouverait du côté des prophètes de la droite révolutionnaire, ceux qui ont, un moment, été tentés ou séduits par les idéologies totalitaires : les Drieu, les Montherlant, celui du Solstice de juin plus que du Maître de Santiago.

On se méprendrait sur la portée de l'entreprise si on la jugeait négligeable ou sans avenir parce qu'elle n'a pas donné naissance à une formation politique organisée. C'est cette erreur d'appréciation qui fait que, jusqu'à présent, les hommes politiques et beaucoup d'analystes, accoutumés à raisonner dans une optique essentiellement électorale, ont négligé les avertissements que leur dispensaient des observateurs plus perspicaces. Comme si les écoles de pensée n'avaient pas autant d'importance que les partis ! L'Action française ne s'est jamais constituée en force sollicitant les suffrages des électeurs. Qui oserait pourtant soutenir qu'elle n'a pas compté dans notre histoire ? Or la tentative de la nouvelle école lui est comparable à plus d'un titre en dépit de la différence des inspirations. L'ouvrage d'Alain de Benoist, vu de droite, reprend la démarche inaugurée par Maurras avec l'Enquête sur la monarchie. La doctrine de Maurras avait influencé dans l'entre - deux - guerres de larges secteurs de l'opinion, qu'il n'atteignait pas directement, par le truchement d'hebdomadaires. La nouvelle école use du même type de relais avec le Figaro magazine.

En d'autres temps, le motif qui aurait incité le plus à douter que pareille pensée puisse avoir quelque avenir en France, aurait été sa rupture délibérée, provocante, avec la tradition chrétienne. L'Action française a jadis fait la douloureuse expérience de l'impossibilité de se définir à droite contre l'Église et, pourtant, ses positions, celles qui lui valurent la condamnation pontificale, étaient cent fois moins éloignées du christianisme que les dogmes de la nouvelle école. Mais, à mesure que la société se sécularise et que la culture politique se détache d'une certaine référence chrétienne qui avait nourri, parfois à leur insu, même à leur corps défendant, la plupart de nos familles de pensée, qui sait si les esprits ne sont pas davantage exposés à se laisser séduire par un système de pensée qui prend le contrepied de l'humanisme occidental ?

René Rémond